

F E R R O N,  
M A R C E L L E  
U n f i l m d e  
M o n i q u e C r o u i l l è r e

*Ferron*



REGARDS  
DE FEMMES



Office  
national du film  
du Canada

National  
Film Board  
of Canada

Recherche et rédaction : Hélène Ouvrard  
Révision : Jacqueline Généreux  
Conception graphique : Francine Paquin

ISBN : 0-7722-0180-3

© Office national du film du Canada 1990  
Service de l'information, de la publicité  
et de la promotion  
C.P. 6100 Succursale «A»  
Montréal (Québec) H3C 3H5  
Imprimé au Canada



*C'est par la signature de Refus Global, manifeste du mouvement automatiste de Montréal, que Marcelle Ferron fait son entrée sur la scène publique. Manifeste explosif. Entrée fracassante. En 1948, ce texte, revendiqué par un petit groupe d'artistes et d'écrivains qui comprenait autant d'hommes que de femmes, ébranla le Québec pour lequel il sonna l'heure des ruptures, l'accession à la modernité. L'une des plus jeunes parmi les seize signataires, Marcelle Ferron paraphrait ainsi un engagement social, politique et artistique qui ne s'est jamais démenti par la suite. Pour elle, cependant, cet acte de lucidité, de courage et de révolte découlait directement du système de valeurs que lui avait légué une éducation non traditionnelle...*

## Le film

**M**arcelle Ferron fascine par les multiples facettes d'une personnalité riche, forte, dont l'orchestration constitue une énigme. Personnage public haut en couleur, engagé depuis quarante ans dans des polémiques retentissantes chaque fois que sont en cause la liberté de l'artiste ou de la femme, la justice ou l'égalité sociale...

Artiste individualiste, solitaire, bête de travail dont l'œuvre témoigne d'une continuité exemplaire... Peintre lyrique abstrait qui surprie par la démesure de son inspiration le Paris des années soixante... Muraliste fabuleuse qui éclaboussa de jeunesse et d'audace la grisaille du Vieux-Montréal... Qui est celle qui signe «Ferron» une œuvre que beaucoup ont crue masculine?

■ C'est cette ligne directrice d'une vie fouguese, parfois aussi heurtée que

*Les grandes grèves de Louiseville...*  
«Pour mon père, la moralité ultime c'était la justice... (...) Alors, ça t'apprend à juger avec un certain type de regard les inégalités sociales...»



*Période automatiste, 1948.*

«Il a dit : «Ça, les bonnes femmes, c'est de la littérature...» Et comme toutes mes bonnes femmes étaient dans des cimetières, mais des cimetières très gais, tu sais, c'était peint au couteau, très libre, il a dit : «Ça, c'est de la peinture...»

l'œuvre elle-même, que cherche Ferron, Marcelle en interrogeant, jusqu'au cœur de la raison d'être de peindre, les motivations qui ont déterminé le cheminement de cet être d'exception. Pour ce faire, c'est à Marcelle Ferron elle-même que le film remet la parole. Avec cet indéniable talent de conteuse qu'elle reçut en partage avec son frère Jacques et sa sœur Madeleine, écrivains marquants du Québec, dans un langage imagé, souvent drôle, qui donne

vie à tout ce qu'elle évoque, elle parle donc. De son enfance à la fois dramatique et heureuse, qui fit d'elle une des femmes les plus libres de sa génération, de ce moment palpitant, privilège unique de certaines vies, qui décide d'un art, d'un engagement, que fut sa rencontre avec le peintre Paul-Émile Borduas; des coups de tête, qui furent plutôt chez elle des coups de cœur, sur lesquels elle joua sa



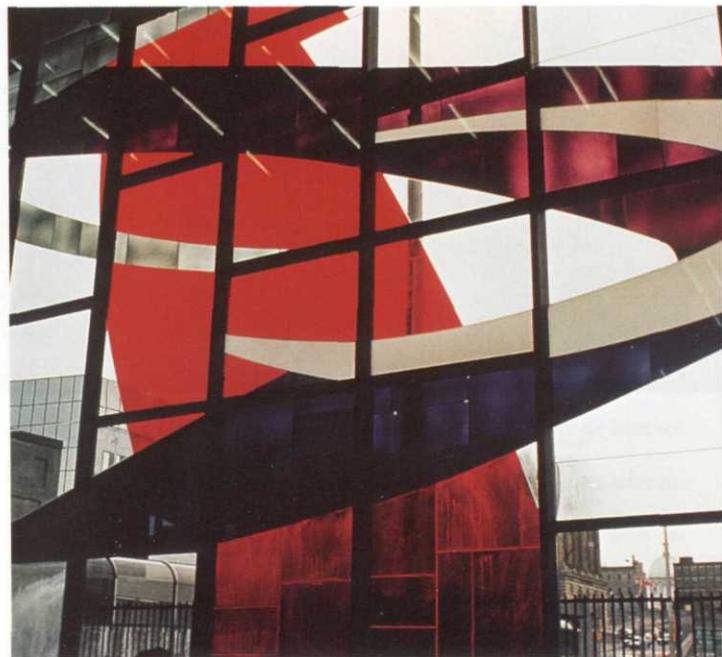
*Un coin de l'atelier.*

«Marcelle, qui c'est qui entre dans cet atelier?

— Personne.»

carrière; des intuitions fulgurantes («ses chances», dit-elle) qui lui firent provoquer le hasard et lui permirent de se présenter à l'heure aux rendez-vous mystérieux du destin... de ses bagarres avec les élus municipaux...

■ Peu à peu, cependant, à mesure que Marcelle Ferron nous introduit dans son atelier, lieu secret séparé par un mur étanche du reste de sa vie, le film, sans cesser d'être à l'écoute, se fait regard inquisiteur. Il scrute le chaos créateur de l'artiste, fouille, questionne ses outils, objets familiers, armes du guerrier... Continue de creuser son chemin, interroge des documents d'archives pour retracer



*Verrière de la station de métro Champ-de-Mars, à Montréal.*

«C'est puissant et ce n'est pas barbare, c'est frais, en même temps, à cause des gris... (...) Je l'aime bien, mon vieux métro...»

le parcours de Marcelle Ferron à travers les lieux géographiques et culturels qui l'ont marquée, signale ses aller et retour entre la France et le Québec, refait momentanément surface avec elle à la station de métro Champ-de-Mars à Montréal en compagnie d'un de ses amis de longue date, le



*Autoportrait au foulard, 1986 (détail).*

«Il y a chez l'artiste, je crois, une angoisse profonde qui explique aussi son regard sur la société.»

peintre Pierre Blanchette, pour évoquer son flirt (ou sa relation d'amour?) avec les métiers d'art et l'industrie... Revient enfin à l'atelier, où la partie finalement se joue, pour questionner cette fois le face à face intransigeant de l'artiste avec elle-même, le corps à corps éperdu et le tête à tête réfléchi avec le tableau qu'est depuis quarante ans sa vie de peintre hantée par la recherche de la transparence et de la lumière...

■ Occasion de revoir une période marquante de l'histoire du Québec à travers l'une des artistes par qui le futur y

arriva... et y demeura si on en juge par l'actualité que revêt encore pour les jeunes générations la passion et la réflexion qui donnèrent naissance à *Refus Global*, cette plongée dans l'une des aventures individuelles qui se sont étoilées à partir du célèbre manifeste ramène une pêche aussi riche qu'abondante. Elle permet de comprendre le cheminement de cette femme, libertaire par éducation, égalitaire par inclination, fonceuse par tempérament, rebelle par vocation, qui, à travers l'aventure mouvementée d'une carrière de haut vol, éleva néanmoins trois petites filles... Elle montre les tableaux de Marcelle Ferron comme sans doute on ne les avait encore jamais vus, depuis la période sombre de ses débuts symbolistes jusqu'à l'éclatement de couleurs et de liberté de ses œuvres les plus récentes. Elle offre surtout le plaisir d'une communication véritable avec une Marcelle Ferron au-delà du mythe, telle que ses amis ont le privilège de la rencontrer, rieuse, vive, intelligente, lucide, maniant la boutade et la formule à l'emporte-pièce, avec son sens critique impitoyable, sa conscience sociale aiguë, son charisme irrésistible... et cette incroyable légèreté de l'être que permet la densité de qui a beaucoup vécu, beaucoup réalisé... et cherché passionnément à «voir à travers»...

---

## Quelques regards sur...

---

### la femme...

---

«Déjà présente à la naissance de la peinture vivante au Québec, Marcelle Ferron, après plus de trente ans de création, est un exemple assez rare de continuité et d'engagement dans le domaine des arts plastiques. Du nombre de peintres qui produisaient dans les années quarante et cinquante, combien en reste-t-il? Une poignée. Si l'on se demande combien de femmes peintres ont persévéré depuis cette période, le nombre diminue encore davantage. Sachant mieux aujourd'hui combien il était et il est encore difficile pour les femmes de ne pas se perdre en chemin et de mener à bien leur carrière, l'aventure picturale de Marcelle Ferron apparaît dans toute sa richesse et sa singularité.»

— Laurent Lamy (Catalogue d'exposition,  
Centre d'exposition Drummond, mars 1981)

---

### la peintre...

---

«D'abord sollicitée par des recherches d'aspect surréaliste (...), elle s'orientera bientôt vers un automatisme surrationnel qui révèle un subconscient où se traduit par osmose la nature de sa terre natale. (...) Mais de tempérament, c'est par le mouvement et le contraste que s'exprime Marcelle Ferron. Elle est et demeure un peintre gestuel.»

— Gilles Hénault, directeur du Musée d'art contemporain de Montréal (Catalogue de l'exposition «Marcelle Ferron de 1945 à 1970», ministère des Affaires culturelles du Québec)

«Marcelle Ferron s'abandonne au geste impétueux, les images se meuvent, enchevêtrées, en larges plans et taches inattendues qui introduisent, dans les schèmes plastiques essentiels à la construction de l'œuvre, l'indéfini de l'existence : peintre au souffle puissant qui communique à l'automatisme des accents chargés d'expressionnisme.»

— Galerie Levi, Milan (cité par Thérèse Conquer in  
*Marcelle Ferron, artiste-peintre et l'une de ses œuvres*, Actualité, octobre 1962)

## **l'œuvre...**

---

«Pour qu'il y ait lyrisme, il faut, je crois, que l'expression se heurte à une impossibilité intérieure qui la brise, à un vide et à un silence insurmontables par la parole, à une dimension d'absence dans la présence. (...) La création artistique permet au sentiment de mettre son immédiateté au service de ces appréhensions indirectes du fugitif et de l'impossible...»

— Charles Delloye (*Trois aspects du lyrisme contemporain*, Revue d'aujourd'hui : art et architecture, N° 36, avril 1962, page 20)

«Insensible aux changements imposés par les modes artistiques, sans dévier de ses préoccupations fondamentales, le peintre a toutefois graduellement délesté la couleur de ce poids physique pour lui conférer une valeur plus lumineuse : sa profonde expérience de l'art du vitrail n'est certes pas étrangère à cette dématérialisation, au profit d'un raffinement de l'effet visuel. Ainsi la couleur gagne en transparence (et même en somptuosité, avec l'introduction de l'or), tandis que le geste s'efface devant la trace.»

— Marie Delagrave (*Ferron : un bel exemple de classicisme en abstraction*, Le Soleil, 16 novembre 1985)

## **l'œuvre... (suite)**

---

«Pénétrer dans l'univers de Marcelle Ferron, c'est tourner le dos résolument à la grisaille du froid et de l'opaque pour s'ouvrir à la lumière, à la chaleur, à la vie.»

— Ginette Deslauriers (*Marcelle Ferron — La Murale de verre*, collection Initiation aux métiers d'art du Québec, Éditions Formart, Montréal, 1974)

## **le destin...**

---

«Dans sa peinture, on retrouve le destin chaleureux de Marcelle Ferron. Cette œuvre, dans son évolution multiforme, est au cœur de la réalité québécoise depuis plus d'un quart de siècle. Elle accompagne triomphalement la démarche de l'école picturale québécoise qui assure le relais de la pensée de Paul-Émile Borduas.»

— Jean Éthier-Blais (*Marcelle Ferron : histoire d'un destin*, à paraître)

## Biographie

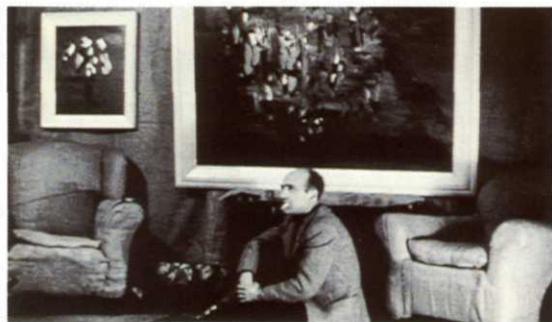
**M**arcelle Ferron naît à Louiseville en 1924, dans une famille de libres penseurs humanistes. Les grandes grèves de l'époque, qui secouent cette petite ville, les luttes syndicales, marquent son enfance et façonnent sa conscience sociale. Élevée très librement, c'est d'architecture qu'elle rêve d'abord, mais l'amour de l'indépendance est le plus fort et elle décide plutôt d'être peintre. Instinctivement tournée vers le futur, dans un Québec encore passéiste, elle cherche un maître et le trouve dans la personne de Paul-Émile Borduas, chef de file du mouvement automatiste de Montréal, qui l'initie aux grands courants de l'avant-garde littéraire et artistique européenne. Elle se joint au groupe dont il est l'âme et signe le fameux manifeste. Le scandale déclenché par *Refus Global* est tel qu'elle choisit de s'exiler volontairement en France, avec ses trois enfants en bas âge. Elle y restera treize ans et découvrira en se frottant à d'autres identités culturelles sa spécificité québécoise. Pendant une dizaine d'années, de 1955 à 1965, avec Riopelle,

Alley et quelques autres, elle apportera à l'art européen un souffle inédit venu de la perception des grands espaces québécois, de l'intégration d'une nature violente qui a laissé en elle une marque indélébile. Elle sera l'une de ceux qui, à cette époque, lancés dans une aventure qui reposait uniquement sur la peinture, et en dehors de tout soutien officiel, firent du Québec le porte-bannière de l'avant-garde internationale en art.

■ 1966... La carrière de Marcelle Ferron est fermement lancée en Europe : elle expose en solo dans des galeries importantes de plusieurs pays, remporte des distinctions

*Paul-Émile Borduas, à l'époque de Refus Global.*

«Au fond, c'est ça qu'on ne lui a pas pardonné : il aurait fait de la peinture, toujours la même chose, ça n'aurait pas fait une révolution, mais qu'un peintre ose parler, prendre la parole...»





*Période parisienne, 1962.*

«Il y a toujours cet espace de côté qui a rapport à la nature dans presque toutes les peintures des peintres du Québec, mais ce n'était pas vu, à l'époque... (...) Comme moi j'arrivais avec mes couteaux d'un mètre et puis chargés de pigment, c'était évidemment une démesure, c'était assez violent et brutal, au fond... et rude.»

internationales, participe aux grandes manifestations artistiques collectives. C'est alors que le mouvement général de contestation qui se prépare en France ravive chez cette femme qui se sentit toujours de plain-pied avec toutes les audaces, toutes les révoltes de son temps, les idéaux de liberté et de justice sociales. Partie sans idée de retour, elle tourne brusquement le dos à une orientation qu'elle juge élitiste et rentre au Québec. Pendant sept ans, elle aban-

donne l'atelier pour l'usine, troque la palette pour la chaîne de production, et, adaptant pour les rigueurs du climat québécois la technique du verre antique que lui légua le maître verrier français Michel Blum, réalise d'immenses murales de verre. Magnifique travail d'intégration de l'art à l'architecture dont l'exemple le plus célèbre illumine la station de métro Champ-de-Mars, à Montréal...



*Le plus beau verre du monde...*

«Un enfant, il faut qu'il voie à travers. (...) Donc, s'il y a des murs, il faut qu'ils soient de couleur et il faut qu'on se voie à travers. C'est très profond, ça...»

Parallèlement, elle se réinsère dans la réalité québécoise par l'enseignement universitaire et confirme son

engagement social en étendant ses cours aux prisonniers et aux personnes handicapées.

■ Commence alors pour Marcelle Ferron, qui a connu jeune la reconnaissance à l'étranger, la période des honneurs dans son propre pays, dont le *Prix Paul-Émile Borduas* (la plus haute distinction à être accordée par le gouvernement du Québec à un artiste en arts visuels) qui lui sera finalement attribué en 1983. Hommage auquel



*Autoportrait, 1988 (détail).*

« À talent égal, une carrière est beaucoup plus difficile pour une femme que pour un homme, c'est sûr. Ça passe comme si tu faisais du tricot, c'est une fantaisie, ça n'a aucune profondeur, ça n'a aucune nécessité, c'est gratuit, c'est « des humeurs de femme »... »

elle est particulièrement sensible du fait de son attachement indéfectible à celui qui, en lui révélant la peinture, la révélait à elle-même. Il la touchera doublement parce que c'est la première fois qu'il est attribué à une femme...

■ Aujourd'hui, Marcelle Ferron, la soixantaine heureuse, continue de peindre et d'exposer régulièrement. Son œuvre, toujours aussi actuelle, se classe parmi les plus fortes et les plus éblouissantes qu'ait connues le Québec. Elle est l'un des grands noms de la peinture québécoise.

## Quelques points de repère

Entre 1946 et 1953, Marcelle Ferron se joint au groupe des Automatistes et signe le *Refus Global* (1948) avant de s'établir en France (1953-1966). En 1960, elle illustre un recueil de Gilles Hénault, *Voyage au pays de Mémoire*. À son retour au Canada, l'Université Laval de Québec lui confie tour à tour la charge de professeure agrégée en architecture (1967-1970) et en arts visuels (1970-1979). En 1972, elle est reçue à l'Académie royale du Canada puis devient membre du Conseil d'administration du Musée des beaux-arts de Montréal (1976-1979). Boursière du Conseil des Arts du Canada à deux reprises (1958 et 1972) et de l'Aide à la création (1966), elle est également récipiendaire de nombreux prix — Musée des beaux-arts de Montréal (1960), Biennale de São Paulo (médaille d'argent, 1961), Musée de Québec (1964), *Louis-Philippe Hébert* (Québec, 1977) et *Paul-Émile Borduas* (Québec, 1983). Marcelle Ferron est une spécialiste de la fusion du verre et travaille le vitrail depuis 1964.

## Expositions solo

<b>Bruxelles</b>	Apollo (1956) Smith (1963)
<b>Grand-Mère</b>	Margot Fisher-Richer (1969)
<b>Hamilton</b>	Ron Moore (1989)
<b>Joliette</b>	Musée d'art de Joliette
<b>Montréal</b>	Librairie Tranquille (1949) Librairie du Livre (1950) avec Jean-Paul Mousseau Hall du Gesù (1951) avec Robert Blair Denyse Delrue (1957-1960) Agnès Lefort (1956, 1961, 1963, 1965) Galerie «60» (1964) Musée d'art contemporain (1967), verrières (1970) Galerie du siècle (1970) Université de Montréal (1974) Gilles Corbeil (1973, 1976, 1978, 1980, 1983) Centre d'expositions Drummond (1981) Frédéric Palardy (1987)
<b>Munich</b>	Dorothee Leonhardt (1962)
<b>Ottawa</b>	Calligrammes (1978-1988)
<b>Paris</b>	Haut du pavé (1955) Ursula Girardon (1960) Centre culturel canadien (1972)
<b>Québec</b>	Michel Champagne (1969) Musée du Québec (1967), verrières (1973) Les Multiples (1976) Madeleine Lacerte (1985, 1988, 1990)
<b>Saint-Sauveur</b>	L'Apogée (1969)
<b>Toronto</b>	Walter Moes (1962-1980) Dresdnère (1987)
<b>Trois-Rivières</b>	Galerie du Parc (1979) Pierre-Boucher (1990)
<b>Vancouver</b>	Équinoxe (1975)

## Expositions de groupe

<b>Amsterdam</b>	Musée Stedelijk, «Collection Peter Stuyvesant» (1962)
<b>États-Unis</b>	American Federation of Arts (1960) Université d'Alabama (1958) Université de Rochester (1963) Université Wayne, Détroit (1963)
<b>Londres</b>	Tate Gallery (1963)
<b>Mexico</b>	Museo Nacional Arte Moderno (1960)
<b>Milan</b>	Brera (1958) Levi (1962)
<b>Montréal</b>	Art Association of Montreal (1947) Musée des beaux arts, Salon du printemps (1960) Musée des beaux-arts (1963) Centre de commerce international (verrières) (1965) Musée d'art contemporain (1967, 1972-1978)
<b>Osaka</b>	Exposition universelle d'Osaka (1970)
<b>Ottawa</b>	Galerie nationale
<b>Paris</b>	Creuse (1954) Musée d'art moderne, «Comparaison» (1956, 1958, 1965) Salon Réalités nouvelles (1959, 1962, 1965) Club international féminin (1963) Iris Clert (1957) Arnaud, Herta Wescher (1959) Louvre, «Antagonisme» (1960) Arditti (1962) Paul Sachetti (1964) Grand-Palais, «Borduas et les Automatistes» (1971) Centre culturel canadien (1972) «Mulhouse» (1966)
<b>Prague</b>	Festival de Prague (1947)
<b>Rome</b>	Lib. «Elnaudi» (1962) Rétrospective Automatiste (1963)

**Sarrebrück** Musée de Sarrebrück  
**Spoletto** Palazzo Lollicola (1962)  
**Toronto** Jordan (1958)  
Art House (verrières) (1968)  
Art Gallery, «Collection Zack's» (1962)  
Queen's University, «Collection Zack's»  
(1963)  
Université de Toronto, École d'architecture  
(1967)  
**Turin** La Bussola  
**Winnipeg** Winnipeg Show (1960)  
**Zurich** Semia Hubert (1962)

*Recherche, scénarisation*

*et réalisation :*

Monique Crouillère

*Image :*

Martin Leclerc

*Assisté de*

François Vincelette

Serge Lafortune

*Éclairage :*

Audrey Beuzet

*Assistée de*

Chantal Sabourin

*Son :*

Catherine Van der Donckt

*Deuxième équipe*

*Image :*

André-Luc Dupont

*Assisté de*

Séraphin Bouchard

*Éclairage :*

Guy Rémillard

*Son :*

Richard Besse

*Montage image :*

Louise Michaud

*Montage de l'extrait de «Signer» :*

France Dubé

*Caméra d'animation :*

Pierre Landry

*Textes :*

Hélène Ouvrard

*Poème de Gilles Hénault*

*dit par*

Michel Thériault

*Montage sonore :*

Fernand Bélanger

Yves Angrignon

*Musique originale :*

Robert Lepage

*Enregistrement de la musique :*

Louis Hone

*Mixage :*

Adrian Croll

*Administration :*

Joanne Carrière

*Assistée de*

Gaëtan Martel

*Coordination :*

Nicole Fréchette

*Production :*

Josée Beaudet

**Une production de l'Office national du film du Canada,  
Programme français/Regards de femmes**

**Une distribution de l'Office national du film du Canada**

**Couleur**

**Durée : 51 minutes 20 secondes**

**N° d'identification : C 0289 084**

**Achat : 16 mm, VHS, Beta et U-Matic**

**Location : 16 mm, VHS et Beta**

**Pour commander :**

**Provinces atlantiques : 1-800-561-7104**

**Québec : 1-800-363-0328**

**Ontario : 1-800-267-7710**

**Ouest du Canada, Yukon**

**et Territoires du Nord-Ouest : 1-800-661-9867**

Disponible en vidéocassettes pour prêt, location ou consultation sur place dans les vidéothèques de l'ONF et dans plusieurs bibliothèques publiques, à certaines conditions.